

Du plein au vide ou le passage à un autre régime de signification

Jean-Michel Bloch

Résumé

Le basculement d'un régime à l'autre

« Au commencement (...) la terre était informe et vide » (Genèse 1:1-2). Par la Parole de Dieu, le Verbe, le Logos, on passe du vide au plein. « Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait, et voici : c'était très bon. » (Genèse 1:31).

Toute culture s'accompagne d'un certain nombre de représentations mentales, abstraites, qui sont comme le support, le cadre dans lequel elle s'inscrit. Ces représentations constituent un régime de signification.

Tout, dans une culture cohérente, renvoie à ce régime de signification. Prenons, ainsi, le langage. En français, une expression comme « aller au cœur des choses » renvoie à l'existence d'un « cœur » supposé, un centre, une sorte de noyau de la signification. Un plein. On est dans une représentation de type endogène (du grec *endon*, le dedans, et de *genos*, l'origine). Ici, l'origine est en dedans. Le mouvement supposé est un processus de centration, un aller vers l'intérieur, vers le plein de la signification. Ce régime de signification, de type classique, a prévalu, dans la culture européenne, durant des siècles.

Au dix-septième siècle, période classique par excellence, Boileau (1636-1711), dans son *Art Poétique*, déclarait : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, Et les mots pour le dire arrivent aisément. » Nous touchons au domaine du langage, matière première d'une culture, puisque, pour une bonne part, c'est bien dans et par le langage des mots qu'une culture se formalise. Sans tenir compte des autres langages : le visuel, par exemple, avec toutes les représentations picturales.

Le langage classique, donc, se caractérise par sa clarté. Que faut-il entendre par là ? Une lisibilité immédiate. La possibilité d'une compréhension parfaite. L'absence d'ambiguïtés. Cette clarté est la manifestation, en surface, d'une cohérence qui réside, en profondeur, dans la pensée. Tout l'effort des écrivains classiques tendait vers la transparence du sens dans le style. Un style « classique » désigne une adéquation parfaite entre le fond et la forme. Où s'inscrit la possibilité d'une telle adéquation ?

Le régime de signification classique repose sur une confiance, une foi double. Un : dans le langage. Croire que les mots peuvent transmettre le sens de façon totalement limpide. Deux : confiance en la raison humaine, capable de concevoir le sens.

Le temps classique n'est pas un temps du trouble mais de la cohésion, dans la culture, la société... Tout doit contribuer à la consolidation d'un ordre solidement établi.

Pour ce qui nous concerne, ce point de cohésion est celui d'une alliance de la raison avec la parole (logos), cœur de signification, sorte de soubassement culturel.

Redisons-le : « au cœur des choses », le Sens. Le plein de la signification. Tel était le régime de signification classique. Si le noyau est plein, il assure la cohésion du fruit : la culture, qui s'organise autour. Cohésion à tous les niveaux d'une culture : du langage ; de la pensée ; de l'être ; de la société ; entre l'homme et Dieu, enfin, reconnu comme fondement premier.

Mais ... les temps changent ! Un régime de signification peut avoir perduré pendant des siècles et s'effondrer plus ou moins brusquement. Il est clair que nous, modernes, sommes passés à un autre régime de signification, sans que nous en ayons nécessairement acquis la conscience.

Nous chercherons à mettre en évidence ce basculement d'un régime de signification classique dans un autre, moderne, en nous appuyant sur un exemple culturel, que nous considérerons comme une sorte de symptôme, après quoi nous porterons cette réalité mise à jour à la lumière de la Parole de Dieu.

Vide et modernité : un exemple littéraire

Pour mettre en évidence le caractère « dénoyauté » de la culture moderne, nous



« Affermissez votre pensée »
1 PIERRE 1:13

volume 10
numéro 3
Décembre 2007

ISSN 1424 - 4489

CONSEIL DE RÉFÉRENCE

Jean-Michel Bloch
David Brown
Henry Bryant
James Favre
Roland Frauli
Samuel Hoffer
Gordon Margery
Udo Middelman
Daniel Molla
Florent Varak
Hans Wyttenbach

COMITÉ DE PUBLICATION

Mike Evans
Pierre Klipfel



Institut Biblique de Genève

nous appuierons sur l'œuvre d'une romancière française que nous considérons comme majeure, et représentative, Marguerite Duras (1914-1996).

Le personnage, trop médiatique, surtout à la fin de sa vie, a été fort décrié. On peut aussi penser qu'elle fut souvent boudée, voire attaquée, en raison de ses opinions politiques, de gauche. Le groupe de la rue Saint-Benoît, qui se rassemblait chez elle, après la seconde guerre mondiale, fut un groupe militant, anti-gaulliste.

Néanmoins, si l'on sépare le personnage public de l'auteur, il reste une œuvre, imposante, constituée de romans, de pièces de théâtre, et de films, dont la qualité artistique est évidente, et qui porte un témoignage éclairant concernant tout ce qui a bougé dans la culture européenne, au vingtième siècle.

Une lecture personnelle de cette œuvre nous a rendus tout particulièrement sensibles à l'un de ses thèmes, qui rejoint notre réflexion sur le changement de régime de signification : celui du trou.

Trou : creux dans une surface, vide (dictionnaire Larousse).

L'œuvre de Marguerite Duras porte le témoignage d'un évidement : où il devrait y avoir un plein ne se trouve plus que le vide. Evidement du centre. Dénoyautage.

En 1990, Duras publie *La pluie d'été*. Dans ce livre étrange, elle renouvelle sa manière, tant dans la forme, mi-roman, mi-théâtre, que dans le ton, plus compassionnel (Duras est en fin de vie). Comme Picasso, Duras a travaillé par périodes. Il est faux d'affirmer qu'elle s'est constamment auto-parodiée. Elle s'est renouvelée. Avec un certain courage, et de façon étonnante.

La pluie d'été, met en scène un étrange garçon des banlieues, Ernesto. Il est une sorte de génie, innocent, qui sait tout, mais comme par intuition, sans l'avoir appris. Il conteste l'école où on veut lui apprendre des choses qu'il sait déjà. Partout, dans sa famille, dans la société, ce héros se trouve décalé. Il provoque, donc, même malgré lui. Marguerite Duras a créé un personnage très surprenant. La contestation de notre culture ne passe pas seulement par la remise en cause de notre système scolaire (l'instituteur est particulièrement ridiculisé). Un jour, les « brothers » d'Ernesto – ils sont désignés par cette expression, – lui apportent un livre. Le fait, en lui-même, pourrait n'avoir aucune importance, si l'on n'y repérait un symbole. Premièrement, le livre est, en lui-même, un symbole de la culture. Deuxièmement, le livre dont il est question va devenir un symbole de la culture *moderne*, de notre modernité. En effet, il se trouve dans un état tout particulier : « *C'était un livre très épais recouvert de cuir noir dont une partie avait été brûlée de part et d'autre de son épaisseur par on ne savait quel engin mais qui devait être d'une puissance terrifiante, genre chalumeau ou barre de fer rougie au feu. Le trou de la brûlure était parfaitement rond. Autour de lui le livre était resté comme avant d'être brûlé...* »¹. Avouons-le, le symbole est magnifique : un trou dans le livre.

Un trou dans la culture.

Ce livre décrit, dont Duras souligne le côté ancien (vieille culture, classique) par son épaisseur et sa reliure « *de cuir noir* », ce livre est mutilé, comme le serait un martyr.

Culture moderne : culture mutilée.

Ce livre, la culture (classique), porte le témoignage de violences exercées contre lui. Duras joue sur l'hyperbole. Arme « *d'une puissance terrifiante* ». Feu ... Vision d'enfer, de tortures ... Voilà ce qu'a subi le livre, la culture.

Le fait va se révéler d'autant plus étonnant que ce livre fonctionnera comme symbole à un troisième niveau. Duras, par certaines allusions, nous permet de l'identifier comme « le » Livre, à savoir : la Bible.

Citons à nouveau :

« *Ernesto se relève. Il reprend le livre. Tout d'abord il ne le lit pas. Il tremble. Et puis il recommence à lire. Et puis, dit Ernesto, j'ai considéré*

tous les ouvrages que mes mains avaient faits et la peine que j'avais eue à les faire. Et voici : j'ai compris que tout est vanité. Vanité des Vanités. Et Poursuite du Vent. »²

Le fragment suffit pour établir le lien entre ce livre et la Bible, puisqu'il est aisé de reconnaître le début du livre de l'Ecclésiaste, dans l'Ancien Testament.

Bible mutilée. Elle porte en son centre : un trou ! Trou dans un fondement majeur de la culture occidentale.

Duras établit également le lien avec l'Histoire. Elle a toujours été très sensible au sort des Juifs. Nombreuses sont, dans ses œuvres, les références, plus ou moins explicites, à la Shoah. Cet événement-là fonctionne aussi, dans la conscience de Marguerite Duras, comme un trou. Traumatisme : comment cette culture, si solide en apparence, a-t-elle pu en arriver là ?

Duras nous dit, avec les moyens de l'Art : l'évocation d'une image, puissante, celle du Livre troué, l'ébranlement total de la culture occidentale. Où se trouvait le noyau plein de notre culture, « le » fondement, ne réside plus qu'un vide, le vide !

Culture moderne : culture évidée de son centre.

On pourrait, à juste titre, évoquer une véritable fascination exercée par le trou sur Marguerite Duras. L'image se repère dans plusieurs autres œuvres et elle peut prendre des sens multiples. Il ne serait d'ailleurs pas faux de présenter tout l'art d'écrire de cet écrivain comme un art de « tourner autour ». L'approche n'est jamais frontale. Duras n'explicite pas. Elle se met en rotation autour d'un centre absent, cherchant à dire ce qui ne se peut dire. Etranges démarches artistiques de la modernité ...

Modernité : tourner autour du vide.

Le Ravissement de Lol V. Stein, publié en 1964, est sans doute l'œuvre la plus emblématique de Duras. Nous l'utiliserons pour aborder une autre facette de la notion du trou : son application dans le champ de la psychologie, voire de la psychanalyse. Tout part d'une scène fondamentale : lors d'un bal, l'héroïne, Lol V. Stein, se fait « ravir » son fiancé par une autre femme. Duras joue sur le double sens du mot. Ce « vol » subi par Lol la met en état de « ravissement ». Elle devient celle à qui le bien le plus précieux a été arraché. Mais, telle une sainte, « ravie », en Dieu, elle éprouve une sorte d'extase mystique. Son esprit ne peut plus se détacher de l'emplacement vide, devenu une obsession. Ce qu'évoque, avec les moyens du roman, Marguerite Duras, est de l'ordre du traumatisme psychique. Le grand psychanalyste Jacques Lacan (1901-1981) ne s'y est d'ailleurs pas trompé, lui qui a reconnu et écrit que Duras travaillait sur les mêmes terres que lui.

Culture moderne : dénoyautage psychique. L'individu n'est plus en lui-même. Troubles de la conscience de soi. Division du moi. Duras, Lacan ne pensent plus l'individu comme centré. Il est, pour eux, ailleurs que là où il devrait, où il croit, où l'on croit, classiquement. Tourner autour d'un vide ... Sujet volé !

Duras a voulu marquer son héroïne du signe même de la perte en inscrivant, dans son nom même, un mot amputé de sa suite : Lol V. Stein. Et il est encore à noter que le nom « Stein » est juif, ce qui renvoie, une fois encore, à un autre motif central de l'œuvre de cet écrivain. Tout se fait toujours écho dans une grande œuvre artistique.

Avec cette « amputation » de l'identifiant de l'héroïne, d'un mot, nous abordons une autre dimension, encore, du motif du trou, chez Duras. Evoquons directement, cette fois, le rapport au langage. Laure Adler, historienne et journaliste contemporaine, a écrit une très riche biographie de Marguerite Duras, dont nous extrayons la citation suivante : « *Lol n'a pas trouvé de mot pour arrêter l'irréparable. Elle doute d'ailleurs que ce mot existe mais l'écrivain, lui, a pour mission de le trouver, de l'inventer.* » Retournons au roman lui-même de Duras.

¹ Duras, *La Pluie d'été*, Folio, 1990, p.13

² Ibid. p55

Celle-ci, évoquant son héroïne et cette impossibilité qu'elle éprouve à saisir le mot qui pourrait contenir son malheur, écrit : « *Faute de son existence, elle se tait. C'aurait été un mot absence, un mot trou creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés ...* » Vision puissante et effroyable !

Modernité : trou du langage. Trous dans le langage. « Mots-trous »... Le langage est devenu un cimetière. Tout ne peut plus se dire qu'en creux.

A quoi aboutissons-nous ?

Dernières considérations sur la thématique du trou chez Duras. Nous ouvrons une dernière fois *La pluie d'été* :

L'instituteur : Vous, Monsieur Ernesto, vous n'avez pas eu besoin de l'école pour apprendre ...

Ernesto : Si Monsieur, justement. C'est là que j'ai tout compris. A la maison je croyais aux litanies de mon abruti de mère. Puis à l'école je me suis trouvé devant la vérité.

L'instituteur : A savoir ... ?

Ernesto : L'inexistence de Dieu.

Long et plein silence.

L'instituteur : Le monde est loupé, Monsieur Ernesto.

Ernesto, calme : Oui. Vous le saviez, Monsieur ... oui ... il est loupé. ³

Sur le plan religieux, c'est bien sur le constat de l'inexistence de Dieu que se clôt l'entreprise de Duras et, même, son expérience de vie. Dans un entretien avec Laure Adler, réalisé un an avant sa mort, Duras affirme : « *Tous mes livres parlent de Dieu et personne ne s'en aperçoit.* » Et, quelques années auparavant, en 1990, dans un autre entretien publié par « Les Nouvelles Littéraires », elle déclare : « *Dieu est absent mais sa place est là, vide.* »

Culture moderne : la place de Dieu est vide, est un vide.

Le régime de signification moderne

Soit, donc, un premier régime de signification, de type classique. Le philosophe Gilles Deleuze (1925-1995), le définit, dans ses *Dialogues*, avec Claire Parnet comme « *une simultanéité de cercles en expansion infinie autour d'un centre.* ⁴ »

Régime endogène. Tout part d'un centre, plein. Cercles en expansion à partir de ce centre. Figure solaire. Un rayonnement.

Second régime de signification : celui de la modernité. Comment se le représenter ? Maurice Blanchot (1907-2003), autre grand penseur de la modernité, nous y aide, dans ce fragment de son essai *L'écriture du désastre*, paru en 1980 : « *Le cercle, déroulé sur une droite rigoureusement prolongée, reforme un cercle éternellement privé de centre.* ⁵ » Modernité : trou noir.

Régime exogène. L'homme de la modernité se voit condamné à un « dehors » sans « dedans ». La démarche de centration n'est plus possible puisque le centre est vide, évidé.

Perte de l'Absolu.

Quand ce qui rend possible le Sens s'est perdu, que reste-t-il ? On plonge dans l'angoisse ... Celle du vide, du néant.

Culture moderne : univers de la contingence (est contingent ce qui n'a aucune nécessité, qui se trouve être là comme par hasard) ; du relatif (négation de « la » Vérité ; il n'est plus d'autre vérité que celle de l'absence de Vérité) ; de l'Absurde.

Arrêtons-nous brièvement sur ce concept, qui eut une importance considérable au vingtième siècle. On parla de philosophie de l'Absurde, avec Camus, l'Existentialisme, et de théâtre de l'Absurde, pour les pièces de Beckett ou Ionesco. Sans entrer, cette fois, dans l'analyse des œuvres, nous rappellerons que l'Absurde naît, précisément, du *vide de sens*, de la perte de signification de notre agir ou de notre être. La condition humaine est perçue comme contingente. Rien ne justifie l'être de l'homme, puisque le fondement métaphysique est clairement rejeté. Godot (on entend « God ») n'arrive jamais. La pièce de Beckett, *En attendant Godot*, paraît en 1952. Quant au théâtre de Ionesco, il met en évidence, avec un côté farces tragiques, l'impossibilité à communiquer par le langage, parce que, en cascades, la rupture avec Dieu entraîne la rupture de l'homme avec le réel, avec lui-même, ou avec son semblable. Tout n'est plus que mécanismes absurdes.

Modernité : tout tourne à vide ...

Nous en sommes là, aujourd'hui. Faut-il en désespérer ? Commençons par affirmer qu'il est au moins nécessaire de prendre acte des mutations.

Réagir à ce nouveau régime de signification

Notre projet ne consiste pas à vous confronter à un vaste champ de ruines. Nous souhaiterions plutôt en appeler à la faculté de compassion qui devrait caractériser tout disciple du Maître, le Christ.

Considérons sa propre réaction face à la foule : « *A la vue des foules, il en eut compassion, car elles étaient lassées et abattues, comme des brebis qui n'ont pas de berger.* » (Mt 9 :36) Jésus constate un manque, un vide.

La faculté de regarder objectivement, d'établir des constats, pour réagir, devrait caractériser le chrétien, les chrétiens, l'Eglise.

Cette faculté, nous la trouvons au cœur même d'un modèle de la foi : l'apôtre Paul.

Retournons à la Bible. Dans le livre des Actes des apôtres, au chapitre 17, il est rapporté que Paul, dans la ville d'Athènes, fut extrêmement attentif aux signes culturels émis, autour de lui. Nous lisons au verset 1 : « *Comme Paul les attendait à Athènes (...), en contemplant cette ville vouée aux idoles* » et, au verset 23 : « *en passant, j'ai observé tout ce qui est l'objet de votre culte.* »

Soyons perspicaces, nous aussi.

Dans la suite du passage, il est question d'un signe précis, et vide : « *J'ai même trouvé un autel avec cette inscription : A un dieu inconnu !* » Dans le langage de la linguistique, le phénomène peut se traduire ainsi : Paul a repéré un signifiant qui a perdu son signifié. La compréhension est facile si l'on utilise l'image de la lettre : l'enveloppe est le signifiant ; le message à l'intérieur est le signifié. Le problème étant qu'ici, la lettre est vide !

Culture moderne : culture du vide.

Paul, bien sûr, ne va pas se limiter à un constat négatif. De même, ne nous arrêtons pas au jugement de ce qui nous semble absurde. Ces signes sont, bien souvent, les témoignages de blessures. Comme un individu peut être blessé, une culture peut être en état de choc, pour de multiples raisons. Ce fut le cas au cours de l'Histoire.

Paul n'en reste donc pas au constat du vide, mais il entre dans une démarche exemplaire, celle du *rétablissement du sens, de la vérité, par la prédication* : « *Ce que vous vénerez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce.* » Alors s'ensuit tout un exposé sur la révélation de Dieu, en ce qu'Il est et ce qu'Il a accompli, en vue du salut de l'humanité.

³ Ibid., p78

⁴ Deleuze G., *Dialogues*. Collection Champs, Flammarion, 1996, p128-129

⁵ Blanchot M., *L'écriture du désastre*, Gallimard, 1980, p8

C'est donc bien en partant du discernement d'un signe *vide* que Paul est parvenu à rétablir le Sens.

Nous voulons renouveler le geste de Paul, par rapport à la culture moderne. Les hommes d'aujourd'hui n'érigent plus, au cœur des villes, des autels à un dieu inconnu. Néanmoins, les productions culturelles de la modernité sont comme autant d'autels qui, dans la négation du plein le Logos, affirment, en leur centre, un vide. Or, - et c'est là que nous n'avons pas à désespérer mais à saisir une perche, - ce vide au cœur de notre culture peut être le moyen par lequel la foi va s'engouffrer, si nous jouons notre rôle de médiateur, à l'instar de Paul.

Qu'avons-nous à apporter ?

Tout le message de la Parole de Dieu. Parole révélée aux hommes pour combler le vide de leurs aspirations. Bien sûr, nous n'entrerons pas dans une énumération de tout ce que Dieu, dans sa richesse infinie, offre en abondance, en particulier à ceux qui se réconcilient avec Lui, car, rappelons-le : « Dieu fait pleuvoir sur les bons et sur les méchants » (Mt 5 :45). Il est source de toute bénédiction.

Notre problématique étant, ici, celle du vide et du plein, c'est par un retour sur ces deux notions que nous achèverons notre réflexion.

« Au commencement (...) la terre était informe et vide » (Genèse 1:1-2). Par la Parole de Dieu, le Verbe, le Logos, on passe du vide au plein.

Soulignons-le : le passage du vide au plein s'est opéré par la Parole.

Prologue de Jean : « Au commencement était la Parole », soit, le Verbe, le Logos.

Ce qui a été demeure, en vérité, éternellement. A savoir : *ce fut, c'est et ce sera toujours par la Parole que s'opèrera le passage du vide au plein. Par le Christ.*

Nous insistons, avec raison, dans la prédication, sur l'aspect rédempteur de l'œuvre du Christ. Il est mort pour nos péchés : là est bien le cœur de notre foi. La raison de notre salut. Mais ... l'agir du Christ ne se limite pas à son œuvre rédemptrice.

Les passages des épîtres qui résonnent comme des hymnes au Christ, extraordinaires, sont nombreux. Citons l'épître de Paul aux Colossiens, au chapitre premier : « en (lui) nous avons la rédemption, le pardon des péchés. Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création. Car en lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre, ce qui est visible et ce qui est invisible (...). Tout a été créé par lui et pour lui.

Il est avant toute chose, et tout subsiste en lui. (...) Il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute plénitude.⁶ »

Il existe, dans notre dictionnaire, un mot grec, que nous utilisons peu, que l'on attribuait au Dieu des chrétiens. Il s'agit de l'adjectif « *pantocrator* ». Le terme signifie : tout puissant. Qui assure sa puissance sur tout. Ayant l'autorité sur le Tout. Dans l'art byzantin, ce terme est appliqué au Christ. On parle d'un « Christ pantocrator » pour désigner « un Christ représenté en buste sur des absides ou des coupes d'églises » (Larousse).

Christ Pantocrator : l'expression nous plaît pour désigner Celui qui n'est pas seulement notre rédempteur mais qui assure les assises de tout le monde réel. En avons-nous conscience ? « *Tout subsiste en Lui* ».

Tout subsiste en lui, parce que, étant le Logos, il tient tout par l'autorité de sa parole.

Christ rend possibles à la fois le réel et le Sens.

Sommes-nous assez imprégnés de cette vérité que nous avons la responsabilité de transmettre dans l'univers culturel qui est le nôtre, et qui est cruellement en déficit de fondement et de sens ?

Culture moderne : le vide au centre.

Christ : « le » centre. Assises du réel et fondement du Sens.

Que la compassion nous fasse agir dans le sens de la restauration de toute plénitude, en Jésus-Christ.

Références des ouvrages

Par ordre d'apparition dans le texte.

DURAS, *La pluie d'été*, Folio, 1990 ; *Le ravissement de Lol V. Stein*, Folio, 1964

ADLER, *Marguerite Dura*, Folio, 1998

DELEUZE / PARNET, *Dialogues*, Flammarion Collection Champs, 1996

BLANCHOT, *L'écriture du désastre*, Gallimard, 1980

BECKETT, *En attendant Godot*, Editions de Minuit, 1952

Jean-Michel BLOCH est né en 1957. Après des études de lettres modernes, il enseigne en lycée général. Passionné par le phénomène de « la modernité », il n'a cessé de traquer celle-ci, par ses lectures, tant dans le domaine de l'art, la littérature, que celui de la philosophie. Depuis la mise en place du nouveau programme de l'IBG, il donne le cours de « Pensée contemporaine ». Marié et père de trois enfants, il est engagé comme membre d'une Eglise évangélique, fondée par France Pour Christ, dans l'est de la France.

Ne pas photocopier ou reproduire cet article sans autorisation

⁶ Cf. Colossiens 1

Le FORUM DE GENÈVE est une publication trimestrielle de l'Institut Biblique de Genève qui veut aborder des questions contemporaines d'un point de vue chrétien.

Les articles, qui sont parfois des traductions, sont sélectionnés en raison de la pertinence de la réflexion.

Les opinions exprimées sont celles de l'auteur et ne reflètent pas forcément en tout point celles du conseil de référence ou des éditeurs.



Institut Biblique de Genève

120, rte de la Capite CH - 1223 Coligny - Tél. 022/752 14 44 - Fax 022/752 54 25

e. mail : info@ibg.ch - Site web : www.ibg.ch

Comptes : Pour la Suisse : CCP 12-13151-5

Pour la France : Crédit Agricole - Haute Savoie

ABONNEMENT

(Nous vous recommandons de photocopier ce talon pour conserver l'article intact)

Abonnement annuel : 15.- FS 10 €

Abonnement de soutien : 30.- FS 20 €

Je veux m'abonner au FORUM DE GENÈVE

Veuillez m'envoyer un bulletin de versement pour l'abonnement en Suisse

Je joins un chèque en euros à l'ordre de l'Institut Biblique de Genève

M. Mme Mlle Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

A envoyer à l'Institut Biblique de Genève